

## Annexe 2 : Florilège de textes sur les mutations du monde contemporain<sup>1</sup>

**TEXTE 1 : Zygmunt BAUMAN, Thomas LEONCINI, *Les enfants de la société liquide*, Paris, Fayard, 2018.**

« Le mal qui nous ronge n'est plus nécessairement celui des totalitarismes, du moins tels que nous les avons connus au xxe siècle, mais celui qui provient d'un **système néolibéral à la dérive, d'un monde devenu de plus en plus instable et liquide**, où les individus comme les fonctions peuvent à tout moment être interchangeables. [...]

Toutefois, et de manière sans doute très paradoxale, on voit se développer conjointement à ces tendances de liquéfaction une demande de normativité à mesure que les États semblent de plus en plus impuissants à intervenir sur l'ensemble des dérégulations économiques ou sur les diverses crises politiques. C'est ainsi, par exemple, que se produit une espèce « d'affinité élective » entre les immigrants (ou les vagabonds) – ces « humains gaspillés » de lointaines parties du globe déchargés dans « notre arrière-cour. [...]

Conjointement, l'ère du « tout jetable » nous prépare à accepter l'inacceptable. Dans la **frénésie informationnelle** qui constitue un symptôme de nos sociétés de consommation, l'attention soutenue au destin des autres et à leurs souffrances devient une expérience négligeable. [...]

Ainsi, notre attention est en permanence sollicitée puis détournée, nous passons d'une chaîne de télévision à une autre, nous zappons, comme nous évitons « les mauvais quartiers, les rues sordides, les ghettos urbains, les camps de demandeurs d'asile et autres zones “où l'on ne va pas”. Nous les évitons soigneusement (ou sommes conduits dans une autre direction) lors de nos escapades touristiques obligées. [...]

Une préférence pour la sécurité trouve de la sorte un écho tout à fait favorable dans l'organisation de la société. Vis-à-vis de telles problématiques, c'est tout un rapport à soi, comme au monde, qu'il s'agit de repenser à l'heure où des modes de vie plus standardisés et aseptisés se répandent, où le fait par exemple d'être en permanence connecté, de ne jamais se sentir seul (ou au moins d'avoir ce sentiment de pouvoir joindre quelqu'un à tout moment ou d'être joignable) est perçu comme une nouvelle modalité d'être-soi. [...]

Il conviendra dans cette perspective de **tout mettre en œuvre pour rendre possible le décroissement des imaginaires et des savoirs institués**, en rappelant dans cet horizon que si nous vivons dans des sociétés des flux d'informations, il y a une grande différence entre regarder et voir, comme entre connaître et comprendre : Être exposé à de l'information, souvent, n'importe où et parfois même involontairement, n'implique pas nécessairement que l'on comprenne ce qu'elle reflète. Saisir le monde au sens de le faire tenir dans un réseau afin qu'il réponde au moindre clic ouvre de fantastiques perspectives, mais cela ne signifie pas toujours savoir le déchiffrer, le comprendre. [...]

Il nous revient par conséquent d'accroître nos efforts pour déployer nos capacités de déchiffrement d'un monde où l'ambition de la modernité demeure pleinement ouverte. L'enrichissement des valeurs qui la portent (l'autonomie, la liberté, la rationalité sociale) est toujours au-devant de nous. **Un avenir commun est donc à écrire**, quelles que soient l'âpreté et la violence des crises que nous connaissons aujourd'hui. Il nous importera pour cela de continuer de scruter avec toujours plus de rigueur les paradoxes de notre condition présente en tenant compte de la relation intime qui unit le citoyen autonome et indépendant sur le plan moral (et donc souvent indiscipliné, peu maniable et gênant) à une communauté politique à part entière. »

---

<sup>1</sup> C'est nous qui soulignons en gras dans les divers extraits de ce florilège.

**TEXTE 2 : François BOST, Stéphane ROSIÈRE, « Crises et mutations contemporaines : approches géopolitiques et géoéconomiques. » in *L'Espace politique*, n° 34 (2018).**

« Les termes de « crise » et de « mutation » expriment des analyses et des représentations différentes. Ces deux termes renvoient d'abord à des « temps » plus ou moins longs. La crise et la mutation sont d'abord des périodes et non pas des espaces. Peut-être la faible implication des géographes autour de ces questions relève-telle d'abord de leur dimension intrinsèquement diachronique.

Le mot « crise » est anxiogène. Il traduit l'idée d'un changement d'état, d'un accident de parcours dans une évolution générale qui resterait inchangée. La crise est aussi un révélateur très utile des dysfonctionnements des systèmes et des difficultés pour les résoudre (E. Cohen, 2013, p. 9). On ne peut à cet égard méconnaître la vieille et très pertinente définition d'Antonio Gramsci qui reste d'une étonnante actualité : **« La crise est le moment où l'ancien ordre du monde s'estompe et où le nouveau doit s'imposer en dépit de toutes les résistances et de toutes les contradictions. Cette phase de transition est justement marquée par de nombreuses erreurs et de nombreux tourments »** (Gramsci, 1916).

**Le mot « mutation »** relève d'un registre beaucoup plus positif que celui de « crise », quoiqu'il implique lui aussi l'entrée dans une période d'incertitudes et de reconfigurations profondes. Du latin *mutare* (changer), il renvoie selon le dictionnaire Larousse à un **« changement radical », une « conversion », une « évolution profonde » pouvant se réaliser progressivement, ou par paliers, ou encore de manière plus brutale. Il décrit une dynamique à l'œuvre et non encore achevée**, dont on ne connaît pas encore l'issue, ce qui est porteur de beaucoup d'inconnue, d'inquiétudes, mais aussi d'espoirs.

Les mutations s'opèrent à toutes les échelles ce qui en compliquent la perception : mondiale et supranationales (sous l'influence de la mondialisation et de la régionalisation de l'économie), nationale (mais les situations nationales sont profondément influencées par ce qui se passe aux échelles plus larges, notamment par le biais des « interactions spatiales » entre territoires et acteurs), enfin régionales et locales (notamment à l'échelle des bassins d'emplois et de vie sur lesquels se répercutent ces changements).

Ces mutations présentent aussi de multiples origines et formes. Elles peuvent être liées à des changements de contextes (économique, politique, idéologique, géopolitique), à l'évolution rapide des technologies, aux transformations du travail, à la réorganisation des entreprises, au rôle de l'Etat qui peut infléchir et orienter telle ou telle perspective, aux concurrences accrues entre les territoires pour initier et attirer les acteurs qui les portent, etc. Ces différents paramètres avancent rarement isolément ; ils interviennent généralement plus ou moins concomitamment et à des degrés divers dans la dynamique de mutation, ce qui complexifie l'analyse de leur rôle respectif (Bost, 2015).

Le terme de mutation souligne en tout cas une évolution dû à des facteurs complexes qui engendre une transformation du système. Son sens n'est donc pas si éloigné de crise, et le poids des mots reflète souvent les représentations à l'œuvre. [...]

La fermeture au sens « interculturel » (xénophobie, racisme, nationalisme, fondamentalisme religieux, etc.) mérite aussi d'être évoquée. Au-delà du cas des frontières et des flux migratoires, les partisans du « choc des civilisations » sont nombreux et de nouvelles ségrégations se consolident à toutes les échelles. Les frontières internationales se ferment aux migrants et les camps de rétention deviennent un symbole de la « fermeture » en cours. »

**TEXTE 3 : Pierre MERLIN, « L'exode urbain est plus rapide que ne l'a été l'exode rural » in *Maires de France, Association des maires de France, n° 275 (12/2010), p. 16.***

« On a connu, en France comme dans tous les pays européens, une longue période d'exode rural. Celui-ci a concerné 12 millions de personnes en près de deux siècles, mais il a également entraîné un vieillissement de la population rurale, d'où un effet final très supérieur. Ce mouvement n'est d'ailleurs pas terminé. **Mais un mouvement inverse existe également et, depuis 1970, ceux qui quittent la ville pour la campagne sont plus nombreux que ceux qui font l'inverse.**

L'exode urbain est la somme de deux mouvements : la périurbanisation – le développement des franges urbaines – et la rurbanisation – départ vers les zones rurales.

Il a concerné jusqu'à présent 4,5 millions de personnes, mais son rythme est très rapide : environ 110000 personnes par an, contre 70000 pour l'exode rural. »

**TEXTE 4 : Pierre PISTRE, *Renouveaux des campagnes françaises : évolutions démographiques, dynamiques spatiales et recompositions sociales. Thèse de géographie, Université Paris-Diderot - Paris VII, 2012.***

« Résumé : Les campagnes françaises sont diverses dans leurs caractéristiques géographiques, leurs fonctions économiques et leurs compositions sociales. Le renouveau démographique rural, constaté depuis les années 1970-1980, est tout aussi pluriel, comme les processus qui y ont concouru. Cette thèse propose une analyse nationale et locale, statistique et cartographique, des reprises rurales en France métropolitaine au cours des quatre dernières décennies. L'accent est mis sur les dynamiques migratoires et de mobilité résidentielle qui ont conduit à l'installation de populations variées dans les campagnes françaises : des actifs et des retraités, des cadres et des professions intermédiaires comme des employés et des ouvriers, des familles et des couples, des urbains et des anciens ruraux, des Français de naissance et des étrangers. Un panorama détaillé des renouveaux démographiques ruraux est réalisé, suivi par une étude exploratoire des processus de gentrification rurale et une analyse spécifique des populations retraitées dans les campagnes françaises. »

**TEXTE 5 : Joël de ROSNAY, *Ruptures et Renaissance. Un message d'espoir, (débat du Forum « Changer d'ère »), décembre 2020.***

« Il faut comprendre toute la portée méthodologique autant que philosophique de ce thème : « ruptures et renaissance ». Le Forum Changer d'Ère pose opportunément la question, alors que nous faisons face à d'immenses défis liés à l'environnement, au changement climatique, à la santé (avec le risque de nouvelles pandémies) à l'éducation, à la formation, à l'info-pollution, aux infox et autres tentatives de manipulations. Un encombrement de l'environnement par les déchets matériels, immatériels, voire virtuels, qui engendre aussi un encombrement des esprits nécessitant, là encore, ruptures [...] et renaissance ! [...]

**Qui dit ruptures ne dit pas forcément cassures définitives.** Ce peut être aussi : mise entre parenthèse, pause, diachronie réflexive. De la dialectique entre ruptures et renaissance peut émerger le « tout nouveau » qui résulterait de la dynamique des interactions entre les personnes, les pensées, les idées et les contradictions. Les mots dynamique et dialectique ne partagent-ils pas le même préfixe di ou dia, signifiant double ? »

**TEXTE 6 : Jean-Marc TÉTAZ, « L'Église face aux mutations de la société » in *Évangile et Liberté, 1<sup>er</sup> mai 2017.***

**« L'enjeu n'est pas de remplacer la théologie par la sociologie ou l'anthropologie, mais de développer une théologie sensible aux réalités de la société contemporaine.**

**Trois concepts caractéristiques de notre société**

On peut essayer de synthétiser les traits caractéristiques des sociétés contemporaines à l'aide de trois concepts : différenciation fonctionnelle, sécularisation, liquéfaction. Il faut dire quelques mots de chacun d'entre eux.

**Différenciation.** L'évolution des sociétés occidentales depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle a vu s'imposer toujours davantage le principe de la différenciation fonctionnelle. Cela signifie que, dans les sociétés modernes,

chaque fonction sociale (droit, économie, science, art, éducation, etc.) est prise en charge par un sous-système spécialisé, et largement autonome (la justice, les organisations économiques, les universités et autres académies, les musées et écoles des beaux-arts, les collèges et lycées, etc.). Chacun de ces sous-systèmes possède sa propre logique, mais aussi sa propre langue, comme en témoigne le développement de ces jargons de spécialistes, telles la langue des juristes ou celle des économistes, largement incompréhensibles pour le commun des mortels.

**Sécularité.** Dans les sociétés traditionnelles, et jusqu'à l'aube des Temps modernes, la religion fournissait le cadre dans lequel s'inscrivait l'ensemble des activités humaines et des pratiques sociales. Elle définissait les valeurs et les règles qui s'imposaient à tous, de droit ou de fait. Avec les processus de différenciation fonctionnelle, la religion perd cette fonction d'intégration sociale. Elle devient affaire de choix personnel. Dans les sociétés modernes, chacun est libre d'adhérer à une croyance religieuse, ou de se déclarer agnostique ou athée. Et chacun est libre de changer d'appartenance religieuse. Ni dans un cas ni dans l'autre, il ne doit craindre une sanction sociale, juridique ou politique. C'est en ce sens précis que toutes les sociétés modernes sont des sociétés séculières : l'option séculière est ouverte à chacun. La laïcité française est l'une des formes juridiques et politiques que peut prendre la sécularité. Mais il faut se garder de confondre la sécularité des sociétés modernes avec la thèse de la sécularisation. Cette dernière affirme que les processus de modernisation ont pour corollaire nécessaire une perte de pertinence sociale du religieux conduisant à plus ou moins long terme à la marginalisation, voire à la disparition de la religion. Cette conception de la sécularisation est mise à mal par les observations empiriques. Outre que le retrait des religions semble être une évolution spécifique à certaines sociétés européennes, on observe aujourd'hui, même dans ces sociétés, un regain de présence sociale des religions, pour le meilleur ou pour le pire.

**Liquéfaction.** Dernier trait essentiel dans ce survol, la liquéfaction des institutions sociales et des engagements individuels. La métaphore de la « société liquide » est due au sociologue polonais Zygmunt Bauman. Il décrit par ce terme une société dans laquelle la logique économique prédominante entraîne une déstabilisation de toutes les structures sociales. Les institutions et les cadres sociaux qui conféraient une certaine stabilité aux vies individuelles des générations antérieures ont perdu leur prégnance. Les parcours de vie sont devenus chaotiques et imprévisibles, mettant à mal l'idéal existentialiste du projet de vie. L'instabilité du monde social ne laisse plus de place aux routines et aux habitudes qui rythmaient le quotidien. Cette liquéfaction du monde social rejaillit sur les comportements individuels qui s'adaptent à l'instabilité ambiante. »

**TEXTE 7 : Jean-Marie KOHLER, « La foi chrétienne au défi des mutations contemporaines - Fidélité créatrice ou fossilisation identitaire. » in *Golias*, n° 185, 2019.**

Aujourd'hui, la prédication et les croyances ont beaucoup changé. Le Satan d'autrefois s'est volatilisé ; le ciel a perdu son emplacement attitré dans le cosmos ; et Dieu lui-même – tel que les hommes se l'imaginaient – est de plus en plus absent, au point que d'aucuns l'ont déclaré défunt. Au reste et non sans dérision, il se chante que « nous irons tous au paradis » si toutefois ce lieu existe encore quelque part... Les connaissances et les capacités matérielles de l'humanité se sont accrues de manière exponentielle, et la religion a été largement congédiée au sein des sociétés dites avancées : la modernité se passe de ses promesses et de ses remèdes pour régler ses problèmes. Tous les domaines de la vie individuelle et sociale ont leurs spécialistes bardés de science et de technologie, dépositaires d'une sorte de foi nouvelle de nature profane. Les savants et les ingénieurs, les médecins et les psychologues, et même les artistes, remplacent les prêtres et leurs compétences sacrées ; la gestion des risques est confiée aux experts des assurances et aux responsables politiques ; et l'opinion publique dicte les lois au nom de la démocratie, etc. La sécularisation et le pluralisme religieux accélèrent inexorablement une relativisation rampante des croyances héritées. Loin de ne constituer que des phénomènes superficiels, **ces changements renversent les représentations anciennes de l'ordre du monde et de la vie humaine**, et par voie de conséquence l'ordre de la religion dans son ensemble. Le champ d'intervention traditionnel des Églises s'en trouve dévasté et, en même temps que libéré des démons, l'homme se découvre orphelin des puissances tutélaires de jadis.

**TEXTE 8 : Jean-Paul WILLAIME, *Le défi du sens et de la spiritualité dans une société radicalement désenchantée*, Conférences ARS BENE CRENDI « Croire entre les lignes », Strasbourg, Temple Neuf (25 septembre 2020).**

« Il ne vous aura pas échappé que nous vivons actuellement une période de crises (écologique, énergétique, climatique, sanitaire, économique, sécuritaire...) dont le cumul aboutit à une crise de civilisation remettant profondément en cause le mode de vie occidental. On ressent vaguement que l'ordre social auquel on s'était habitué se défait et on peine à se représenter le nouvel ordre social vers lequel nous allons. **On prend conscience qu'il faut changer de mode de vie mais l'avenir nous paraît très incertain.** [...]

Dans un tel contexte, il est d'autant plus nécessaire de raison garder et, pour commencer, d'essayer d'objectiver notre situation, d'expliquer ce qui nous arrive. Comment le décrire et l'analyser ? Quelles sont les conséquences de tous ces changements pour la vie religieuse (en particulier pour le christianisme) ? Y-a-t-il encore place pour l'art de croire dans une telle conjoncture ? [...]

Mon propos s'articule autour de trois thèses fondamentales :

- 1) Il y a une mutation fondamentale de la modernité occidentale vers, non pas une postmodernité, mais une ultramodernité.
- 2) Cette mutation se traduit par une importante reconfiguration sociétale du religieux.
- 3) Face à son évident numérique et culturel, face aussi à sa relative déconfectionnalisation, le christianisme est mis au défi de se réinventer dans une société radicalement désenchantée. [...]

L'art ultramoderne du croire se cherche dans un contexte marqué aussi bien par l'incrédulité généralisée (plus rien ne serait sûr) que par l'essor des crédulités. Que croire, qui croire dans ce temps d'incertitudes ? Comment croire ensemble dans une société d'individus où règne la maxime « à chacun sa vérité » ? Certains réagissent à ce contexte en formant des communautés de certitudes. L'enfermement du croire dans des citadelles identitaires serait-elle la seule réponse aux incertitudes ultramodernes ? C'est oublier qu'une telle option est inséparable d'un régime autoritaire du croire. **L'art ultramoderne du croire ne peut se chercher que dans la liberté et l'ouverture à l'autre.** Autrement dit l'art du bien croire en ultramodernité doit assumer lucidement et positivement

les conditions sociétales du croire dans des sociétés sécularisées et pluralistes. Contribue-t-il à consolider le vivre-ensemble, contribue-t-il à restaurer et entretenir la confiance, contribue-t-il à la solidarité avec les plus faibles, à construire la fraternité universelle ? la qualité éthique du bien croire est essentielle. L'art du bien croire, comme le souligne judicieusement Chris Doude van Troostwijk, est un apprentissage permanent, une éducation, une invention, un art de vivre. On ne peut abandonner cette immense tâche car y renoncer, c'est laisser la place au non-croire débouchant sur une désespérance existentielle ou au mal-croire débouchant sur le fanatisme. Dans le premier cas,

ayant perdu toute confiance envers les autres (y compris envers soi-même), on s'enferme dans la solitude, dans le second on n'admet les autres que s'ils vous ressemblent. L'art du bien croire, c'est bien dans la rencontre avec les autres, croire entre les autres [...]

**TEXTE 9 : Jürgen MOLTMANN, *Théologie de l'espérance*, Paris, Cerf-Mame, 1970.**

« Les gens qui espèrent en Christ ne supportent plus la réalité telle qu'elle est mais ils commencent à en souffrir, à la contester. **Être en paix avec Dieu, cela signifie être en conflit avec le monde** car l'aiguillon de l'avenir promis pique inexorablement la chair de tout présent non accompli. »